

Marie-Ève Lacasse
Autobiographie
de l'étranger



Flammarion

Autobiographie de l'étranger

Marie-Ève
Lacasse

« Je n'ai jamais compris cette expression de "chez soi", se sentir bien "chez soi". En France, je suis étrangère ; mais je suis étrangère où que j'aille et je n'ai trouvé, hélas, aucun lieu ni même aucun être auprès desquels je puisse entrevoir une forme de repos. La maison, ce lieu utopique tant espéré, ce sont les livres des autres et peut-être un peu les miens. J'invite le lecteur à entrer dans ce livre comme dans ma maison, car c'est ici que j'habite, dans une langue qui est la mienne. »

Depuis son arrivée en France il y a presque vingt ans, Marie-Ève Lacasse s'interroge sur les raisons pour lesquelles elle s'est sentie bien souvent « à côté ». Ces marges, c'est à travers l'écriture qu'elle les investit, en explorant son passé et en étudiant de manière sensible cet universel sentiment d'étrangeté.

Vibrant hommage à la littérature, à son pouvoir d'émerveillement et de consolation, *Autobiographie de l'étranger* sonde nos territoires intérieurs et nos liens aux êtres qui tantôt nous protègent, tantôt nous condamnent.

Marie-Ève Lacasse est née au Canada en 1982. En 2017, elle a publié Peggy dans les phares aux Éditions Flammarion.

Flammarion

Autobiographie de l'étranger

DU MÊME AUTEUR

Peggy dans les phares, Flammarion, 2017.

Genèse de l'oubli, XYZ, 2006.

Ainsi font-elles toutes, XYZ, 2005.

Masques, Vents d'Ouest, 1997.

Marie-Ève Lacasse

Autobiographie de l'étranger

roman

Flammarion

L'auteure a bénéficié de la bourse Stendhal de
l'Institut français pour l'écriture de cet ouvrage.

Toutes les photographies sont de l'auteure à
l'exception de la photographie *No Loitering*,
p. 86, prise par Dalie Giroux.

© Dalie Giroux

Illustration de couverture : Andrew Wyeth,
Wind from the Sea, 1947.

« je ne peux pas considérer comme libre
un être n'ayant pas le désir de trancher en
lui les liens du langage »

Philippe SOLLERS, *Paradis*

ÉTRANGE(TÉ)S

Je n'ai jamais compris cette expression de « chez soi », se sentir bien « chez soi ». Je n'ai aucune idée de ce que cela veut dire et c'est sans doute pour cette raison que j'ai pu immigrer sans difficulté (du moins culturellement) en France : je n'avais rien à regretter, je ne suis pas nostalgique. Néanmoins, la question de l'étranger et de l'exil me rattrape sans cesse et plus spécifiquement parce que ce pays que j'ai quitté il y a dix-sept ans, le Canada, revient quand j'écris, non pas pour chanter ses sapins mais pour questionner ce que j'ai eu à fuir si fort. Cette absence de socle initial, de terre à partir de laquelle j'aurais pu prendre ancrage, explique en partie ma personnalité rougissante. En France, je suis étrangère ; mais je suis étrangère où que j'aille et je n'ai trouvé, hélas, aucun lieu ni même aucun être auprès desquels je puisse entrevoir une forme de repos.

Or ce que je découvre en écrivant, c'est qu'il n'y a pas de chez soi. Et comme ce lieu n'existe pas, je traîne une bibliothèque dans laquelle je peux compter sur de vieux amis. La maison, ce lieu utopique tant espéré, ce sont les livres des autres et peut-être un peu les miens. Je pourrais survivre longtemps avec un bout de papier et un crayon. C'est là où je trouve ma place, dans ce silence bruyant, occupé par des voix familières. J'invite le lecteur à entrer dans ce livre comme dans ma maison, car c'est ici que j'habite, dans une langue qui est la mienne.

1.

Un jour ma fille âgée d'à peine cinq ans me dit : « Tu m'as manqué. » Dans sa bouche j'ai trouvé que ce n'étaient pas des mots sains, des mots qu'un enfant normalement prononce. Je lui disais moi-même souvent cette phrase, « Tu m'as manqué ». Peut-être étaient-ce des mots anciens pour elle, des mots qui nous unissaient et qui étaient à l'image de notre histoire.

J'ai pensé au nombre incalculable de fois où j'ai dû décrocher sa petite main, forte et dodue, de la mienne, alors qu'elle me suppliait de rester, tous les soirs, pour plus de bisous, de chansons, d'histoires, de câlins. Toujours j'espérais qu'elle s'endorme vite pour que cette séparation mille fois répétée s'adoucisse et surtout pour que je puisse retrouver ma chère solitude. Ce qui correspondait

à une libération pour moi était une souffrance pour elle. Il faut dire que ces adieux étaient suivis, tous les matins, d'adieux chez la nourrice, puis à la crèche, et enfin à l'école. Les retrouvailles n'avaient lieu que dix heures plus tard, alors que j'étais déjà fatiguée et assombrie par les soucis, pressée de trouver le lit. Ma fille a tôt fait d'apprendre, comme tous les enfants, que la vie allait nous éloigner ainsi sans arrêt. Une longue succession de déchirures suivies de larmes, de cris, d'attentes et de résignations, jusqu'à l'ultime séparation.

Elle et moi passions ainsi des heures à nous attendre. Nous tournions autour de l'absence et nous enroulions en elle, comme souvent dans les histoires d'amour. Quand je la retrouvais, elle me disait, sans me le dire distinctement : regarde-moi. Aime-moi. Écoute-moi. Admire-moi. Prends-moi. Parle-moi. Félicite-moi. Lis-moi. Chante-moi. Pense à moi. N'aime que moi. Tumasmanquéman. Il y avait déjà le mot « maman » dans tu maman/qué.

Quand elle vient au monde, je ne me dis jamais qu'elle est ma chose, que je peux agir avec elle comme je l'entends car elle m'appartient. Aucun être humain ne nous appartient, ni aucun animal, et encore moins une parcelle de territoire. Elle est pour moi une étrangère et, longtemps, je garde

entre elle et moi une distance polie. Je sais pourtant qu'elle aurait besoin de tout le contraire ; que dès les premières minutes de la vie, les êtres cherchent la chaleur de manière animale et indifférenciée mais au début, je n'y arrive pas.

2.

Je suis une femme inoffensive, douce, polie, un peu voûtée. Je porte une attention particulière à mon apparence, qui doit être soignée. Mes cheveux sont propres car je les lave tous les jours. J'aime porter des habits trouvés, les habits des morts. Tout contact avec l'extérieur m'est peu naturel. Je n'ai réellement aucune idée de la manière dont je dois me comporter en société et pourtant, j'aurai bientôt quarante ans. Aussi j'ai très peu d'amis, et ceux que je considère comme tels, je ne sais pas très bien qui ils sont. Ils sont tous aussi occupés et sauvages que moi. Nous échangeons des SMS et très rarement nous parlons au téléphone. Quelquefois je provoque des déjeuners, mais au bout d'une heure j'ai trop parlé, et j'ai envie de retourner dans ma grotte. Je sens que je me suis livrée en toute impudeur et j'ai honte. Et puis, j'aime travailler. C'est une nécessité impérieuse et profonde. C'est mon côté paysan, et forcément cela m'isole. Par ailleurs

je ne supporte pas la paresse chez les autres, surtout quand ils sont riches de naissance et se plaignent.

Mon père m'a élevée en me faisant croire que les hommes étaient des loups et les femmes des proies. Je n'y ai jamais cru. Je n'y ai jamais cru car je suis moi-même un loup, je l'ai toujours su. À douze ans, je me suis retrouvée dans un collège de bonnes sœurs fréquenté uniquement par des filles. Quand j'ai réalisé que j'avais envie de coucher avec chacune d'entre elles, j'ai pensé que cela me passerait. Je ne porte pas extérieurement les signes évidents de l'homosexualité, à part peut-être un piercing dans l'hélix, pour celles qui savent ; et mon désir, comme tout désir, est irrésolu. Parfois j'ai envie d'être un garçon, et les attributs du garçon me confortent dans le fait que c'est un vrai plaisir d'en être un. Si je définissais mon rapport au monde, ce serait probablement celui d'un homme passif dans le corps d'une femme féminine. Ce n'est pas reposant, mais la vie est compliquée. J'ai longtemps pu désirer des hommes délicats et coquets, qui étaient ravis de faire l'étoile de mer. Voir deux femmes faire l'amour ne m'a jamais excitée, mais les rapports de domination, oui ; une femme cherchant à en soumettre une autre m'intéressera plutôt.

Au début, il y a des hommes. Pour leur plaire j'ai accepté de me comporter comme ceci et

comme cela. De me couper les cheveux ou de les laisser pousser. De porter des robes ou des pantalons. Des cols ronds ou des chemises. Il fallait sautiller comme ci et m'épiler comme ça, branler comme ci ou me cambrer comme ça. J'étais toujours « pas assez » ou « trop », mais si je refusais de me soumettre à ce cirque, la contrepartie était cruelle. C'était difficile de me cerner car ma personnalité, et mon apparence, changeaient au gré de mes amoureux. Je ne voulais rien imposer car j'avais le sentiment que, devant la force du désir de l'autre, ce qui me traversait n'avait aucune consistance. Avec les années, j'ai fini par tracer entre mes amoureux un dénominateur commun : qu'ils soient eux-mêmes affreux ou jolis, fats ou méritants, je n'étais jamais à la hauteur. Plus curieux encore, je cherchais ce type de domination, cela me rassurait ; les garçons gentils m'ennuyaient atrocement. Peu importe la figure masculine qui se trouvait en face de moi, l'hétérosexualité devenait un cauchemar que je combattais par un militantisme féministe exacerbé. En aimant un homme, j'avais le sentiment d'épouser une convention, là où l'homosexualité n'en est jamais une. Il faut dire aussi que j'ai longtemps éprouvé de vifs transports pour les salauds et les salopes. Eux seuls laissent un espace au désir, pour qu'il se déploie. Les êtres attentifs, amoureux, désirants, avides, abolissaient

la distance nécessaire à cette créativité. Devant l'abondance de leur amour je me lassais, me désintéressais, trompais, cherchais à rêver ailleurs, mangeais du chocolat, bref : Bovary.

Olivia a déconstruit ce petit schéma érotique rassurant. J'ai senti dès la première nuit où je l'ai rencontrée dans un bar miteux de Belleville que j'étais bien en face d'un homme (encore plus homme que moi) mais dans un corps de femme à la peau fine, aux seins lourds, aux jambes fuselées, aux formes rondes, à la taille longue et aristocratique. Elle avait cette présence virile, pleine d'aplomb et d'élégance, mais aussi de fragilité et d'enfance. En la voyant j'avais rencontré la parfaite opposition des genres, celle que j'attendais et qui me convenait ; nous pouvions être deux hommes, deux femmes, un homme et une femme et, la plupart du temps, un petit couple stable et charmant.

3.

Je ne sais pas ce que tu manges. Je ne sais pas ce que tu fais.

Il m'est arrivé d'accompagner les enfants lors d'une sortie scolaire et je découvre alors ton univers qui m'échappe. C'est ta vie d'enfant, si remplie,

ton quotidien mystérieux. Tu es mon enfant. Et tu es un enfant. Un enfant parmi d'autres.

Les mois se divisent par le bruit. Une semaine sur deux, dans la maison, les murs résonnent de ton babil permanent. Tu parles sans cesse depuis que tu as accès au langage et même quand tu n'as plus rien à dire, tu inventes des mots, des sons dans des langues étrangères. Tu ris, tu cries, et parfois nous avons la tête si remplie de tes explications tarabiscotées que nous devons te demander de te taire. Tu te renfroignes une minute avant de reprendre immédiatement le fil de ta conversation joyeuse et désaccordée. Dès que je suis absorbée, tu cries « Ouh ouh ! » parce que tu sens que je vais bientôt entrer dans cette maison, celle de la pensée, là où j'écris ce livre au fond de moi.

La semaine suivante, l'appartement se remplit d'un curieux silence. Les objets dorment, chacun à leur place, au point que même l'air est meuble. Nous n'avons plus à te demander de jouer une fois pour toutes au roi du silence : dans cette absence, tu apparais.

4.

Comme il n'y a rien d'autre que le livre intérieur pour apprendre à être parent, ma première idée a été de me replonger dans mes souvenirs pour me

rappeler comment avaient fait les miens pour m'élever. Pour devenir mère il fallait faire le contraire, tout exactement à l'opposé d'eux. Ne rien répéter. Strictement rien. En agissant ainsi je me disais que ça irait. Évidemment, ça ne pouvait pas marcher comme ça.

J'ai beaucoup changé pour ne pas leur ressembler. Mais il y a quelque chose que je n'arrive absolument pas à acquérir, c'est le goût du collectif. Je n'y arrive pas. Dès qu'il y a plus de trois personnes dans une pièce, je suis nerveuse. Rien de grand ne peut surgir d'une table de plus de trois personnes. La conversation se neutralise dès le quatrième convive. Il n'y a alors plus d'intimité possible. Je rêvais d'aimer les groupes, les bandes, car je suis consciente de l'importance du collectif contre la domination ; mais si je suis ma nature profonde, la foule ne m'émeut que dans le *olé* d'une corrida. C'est ce que je déteste le plus chez moi. C'est d'autant plus exaspérant que la plupart des gens sont passionnants, individuellement. Des romans. Tous.

Je rougis très vite aussi, cela n'aide pas à faciliter mes rapports sociaux. J'ai développé différentes techniques pour me cacher : mettre mes cheveux devant mon visage, aller aux toilettes, tourner le dos, lacer mes chaussures. Je pensais qu'avec les années cela me passerait, mais ça ne passe pas. On

m'a déjà dit que c'était mignon, mais pour les rougisseurs, ce n'est jamais une situation mignonne. Certaines personnes me font rougir systématiquement parce qu'elles incarnent des positions de pouvoir, d'autres parce que quelque chose de secret nous lie. Il m'est même déjà arrivé de rougir au téléphone, dans le noir, alors qu'il n'y avait personne pour me voir – et l'idée que ma voix trahisse quelque chose, ou qu'un soupçon émerge dans la tête de mon interlocuteur, me fait rougir de plus belle.

5.

Une fois mère, je me confronte à une répartition traditionnelle des rôles qui est loin de me convenir car elle me condamne *de fait* à allaiter et *de fait* à être celle qui reste. C'est d'une grande violence, la nature. En tant que garçon passif dans un corps de femme féminine, j'ai eu un peu de mal avec ce coup de bâton derrière la nuque, exigeant que je marche au pas.

Je me retrouve dans des situations absurdes comme celle-ci. Je suis dans un parc. J'ai choisi un endroit paisible, c'est l'été. Un vent doux caresse les feuilles des arbres. Je te sors de ta poussette et t'installe près de moi, pour te donner le biberon. Les passants nous regardent, attendris. Je les